

Camille Kouchner

La familia
grande



Seuil

LA FAMILIA GRANDE

CAMILLE KOUCHNER

LA FAMILIA GRANDE

ÉDITIONS DU SEUIL
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

Certains prénoms ont été changés par l'auteur.

ISBN 978-2-02-147269-1

© ÉDITIONS DU SEUIL, JANVIER 2021

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

*À Marie-France.
Pour Tasio, Elsa et Elias,
et tous leurs cousins et cousines.*

Et mon cœur est soumis, mais n'est pas
résigné.

Victor Hugo, « À Villequier »,
in *Les Contemplations*

I

Ma mère est morte le 9 février 2017. Toute seule à l'hôpital de Toulon. Dans son dossier médical, il est indiqué : « elle décède en présence de ses proches », mais aucun de ses enfants n'était là.

Ma mère, toute petite dans son lit d'hôpital, est morte sans moi. Et je dois vivre avec.

Trois semaines auparavant, elle avait appris qu'elle avait un cancer. Trois semaines d'examens qui ont mené à cette décision absurde : on l'opère. Une segmentectomie basale, on retire la tumeur. Soyez tranquilles. Elle m'avait écrit : « Ne t'inquiète pas, je ne suis pas seule. »

Ma mère s'est échappée. On a arrêté ses soins, appellation vaine, sans me demander mon avis, sans attendre que je vienne lui tenir la main. On a arrêté ses souffrances en lui arrachant le cœur. On l'a empêchée d'entendre les mots de ses enfants, mots d'apaisement ou de courage, mots d'au revoir, mots d'amour. Ma mère s'est laissée mourir, loin de moi.

LA FAMILIA GRANDE

J'écris ces mots des années plus tard. J'écris « ma mère est morte » mais, à ce moment précis, je ne ressens pas son absence. Bien sûr, j'ai la gorge nouée, les larmes affleurent, mais l'arrachement est irréel.

Ma mère, je l'ai perdue mille fois, cette fois-ci je ne la perdrai pas.

*

Ses yeux, peut-être.

« Les yeux. Est-ce qu'on peut prendre ses yeux ? » Je renvoie la question à mes frères. Échanges de textos. « Visiblement, tout est pourri sauf les yeux. Les poumons, le cœur, le foie, personne n'en veut. Mais les yeux, ils les prendraient bien. Vous êtes OK ? On refile les yeux de maman ? Et puis, qu'est-ce qu'on fait ? Luz demande si on est d'accord pour qu'elle soit enterrée à Sanary. On dit quoi ? C'est ce qu'elle aurait voulu, non ? » Plus le temps de réfléchir. Répondre immédiatement, pour faire céder les questions, qu'elles cessent. « Oui, oui, OK, si tu crois que c'est bien, oui, oui, OK. »

De la montagne où je me suis éloignée, je règle les derniers détails de l'enterrement de ma mère. Luz, ma petite sœur, est à l'hôpital, à Toulon. Au téléphone, elle m'explique : « Jean et pull à capuche bleu ciel qu'elle aimait bien. T'en penses quoi ? T'imagines s'ils lui mettent une culotte ? Je leur dirais : "Pas question ! Ma mère n'a

jamais porté de culotte ! Vous êtes dingues ou quoi ! On vérifiera !” »

On le sait, Luz et moi, cette histoire de culotte, ça fait de nous des orphelines particulières. Pour nous, les filles, perdre notre mère, c’est la crainte de voir se dissoudre ces souvenirs-là. C’est risquer d’oublier un jour l’image d’elle, accroupie dans les herbes de Sanary, poussant des soupirs de bonheur. Tous les soirs, « Les enfants, c’est l’heure du pipi dans l’herbe ! », pour dire « On va se coucher ». Sur le chemin de la Ferme, toujours au même endroit, « le cul à l’air, toutes ensemble, quel délice ! Profitez des brindilles, les filles ! Quelle chance de ne pas être un mec ! ». Entre ma sœur et moi, un langage commun, des regards échangés pour demain, pour la vie d’après avec nos filles, faudra essayer. Rester des sans-culottes !

*

J’ai laissé mes enfants à leur père. Je descends dans le Sud avec mon frère Victor. Direction Toulon.

Dans le TGV, les cris des petits, les téléphones portables, les gens qui déjeunent, l’agitation. 42 ans, tous les deux face à face, mon jumeau et moi, nous ne nous parlons qu’avec les yeux : Tu crois qu’on va y arriver ? Je t’aime. Je suis là. Qu’est-ce qu’on fout là ? Le pire jour de notre vie est arrivé.

Victor conduit jusqu’à Sanary. Hôtel La Farandole au bout de la corniche, juste après la plage des « pieds dans l’eau », celle où, petite, je me suis fait piquer par une

méduse. Cet hôtel, on l'a toujours vu. De loin, il nous a toujours impressionnés. Je me suis dit que ce serait bien, qu'on avait un lieu où aller.

La veille, j'ai appelé la réception. « Pour combien de nuitées ? » Voyons... Aller à l'hôpital pour vérifier que c'est bien notre mère qu'on enterre, récupérer ses affaires, dormir. Une nuitée. L'enterrer, repartir. Inutile de prendre racine. « Une nuitée seulement, s'il vous plaît. » Une phrase que j'aurais préféré ne jamais avoir à prononcer. Accent chantant du Sud, sourire au bout du fil : « C'est un petit séjour, alors. Vous venez pour affaires ? » Un « Non » suffira. Comment dire, sinon ?

*

On arrive. On s'installe. On repart. Faut pas traîner. Direction l'hôpital Sainte-Musse de Toulon. On y retrouve Colin et Luz, mon grand frère et ma petite sœur.

Pas franchement fringants, pas tout à fait frais, largement paumés, mais, pour une fois, rassemblés. Accolades et silence. Regards suspendus. Inutilité des mots. Le ciel lourd. Chacun guette sans doute la réaction de l'autre, personne ne sait faire avec cette peine. On se sourit très doucement.

Comme un groupe de rock reformé, un peu décrépité, on déambule dans l'hôpital, on cherche la morgue.

On y est. Un « Et vous êtes ? » nous explose en pleine tête.

LA FAMILIA GRANDE

Les mots se détachent de ma bouche, ma langue frappe contre mon palais. On m'entend à peine. « Les enfants de Mme Pisier. On est ses enfants. » Le planton garde le même ton, lui aussi a l'air crevé: « Elle n'est pas là. Non, pas chez moi. Pas de Mme Pisier. Je n'ai pas de Mme Pisier. Je suis désolé. » Voilà qui est osé. Ma sœur tente autre chose, son nom de femme mariée. Trouvée, notre mère égarée! Suffisait de changer d'identité. « Vous pouvez entrer. J'ai tenté de l'arranger mais c'était pas gagné... » En effet.

J'ai eu tellement peur d'entrer dans cette pièce. J'ai eu tellement peur qu'elle soit réveillée, peur qu'elle soit défigurée, peur qu'elle refuse de m'entendre lui parler, peur de ne pas réussir à pleurer, peur qu'elle oublie que j'étais sa fille et qu'elle m'interdise de l'approcher.

Chacun son tour, l'un après l'autre, on est allés vérifier. Quoi? Je ne sais pas. Chacun d'entre nous est entré, a pleuré, et puis s'est éloigné. Moi je l'ai embrassée beaucoup, beaucoup, énormément, sa peau si douce et glacée, et puis je lui ai demandé pardon. Longuement.

*

Où est l'ascenseur, le service d'oncologie?

Dans l'hôpital, des zombies qui cherchent les affaires de leur mère.

Cette fois-ci, on ne se trompe pas. « On vient récupérer les affaires de la mariée. » Un groupe de rock au taquet !

Une jeune infirmière pousse un chariot sur lequel est posé un énorme sac-poubelle : « Voilà, j'ai rien trouvé de mieux. Merci de regarder de suite si ses affaires sont toutes là. » Le sort tombe sur le plus vieux.

Colin ouvre le sac. Violents effluves du parfum de notre mère. Rockers complètement shootés. Pas marrant, le décompte. Commençons.

Notre frère attrape un premier objet et nous regarde, embarrassé. « Une télécommande ? C'est quoi cette télécommande ? » La vingtaine à peine, le Midi enthousiaste met fièrement fin à nos interrogations : « C'est la politique de l'hôpital. » Grand sourire. « La télécommande suit le patient. Elle est où, votre maman ? » Mes frères, ma sœur et moi, pour une fois en chœur, nos cœurs éccœurés : « Elle est morte ! Combien de fois il faut le répéter ! »

Bon, allez... Son téléphone, ses fringues, son ordinateur, des livres... Il est tard, allons-nous-en, demain, grosse journée !

Nous dînons sur la plage. À table, ce qu'il reste de nous : un aîné, Colin, deux jumeaux, Victor et moi, deux adoptions, Luz et Pablo. Cinq en tout. Fierté de ma mère : « Cinq enfants, deux accouchements. Qui dit mieux ? ! » Un groupe de rock un peu cabossé.

Ma cousine Rose est là aussi. Demain, elle assistera à l'ouverture du caveau familial. Timothée, son frère, a

LA FAMILIA GRANDE

préféré ne pas venir. Je le comprends. Marie-France, leur mère, enterrée là, se retrouvera au grand air. Avait-on le choix ? Les sœurs Pisier ont épousé des cousins germains. Quelle connerie, tout de même, d'avoir accepté de les laisser si loin de leur propre mère et de Paris ! Si loin de nous. Dans le caveau de la famille de leur mari. Qu'est-ce qui nous a pris ?

Grande tablée au resto. Les copains de ma sœur sont quasiment tous là, ceux qu'elle appelle « mes couz ». Ses « cousins », enfants des copains de ma mère. Ils sont doux, gentils et tristes. Ils sont là, avec nous, mais je ne les entends pas. Le père de Rose passe aussi. Mon oncle vient nous embrasser.

*

Le lendemain, jean et gros pull. S'extirper de La Farandole. Retourner à la morgue avec mes frères et ma sœur. Aller chercher notre mère.

Avant cela, Colin, Victor et moi demandons l'autorisation de passer à la propriété, à la Plaine du Roi, dernière demeure maternelle. On a une heure. On peut aller dans sa chambre, mais on est prévenu : « Tout ou presque a déjà été distribué. »

Une heure dans la propriété, une heure dans la chambre de notre mère à l'étage, ses amis sur la terrasse, attablés, qui ne nous voient pas et continuent de discuter.

LA FAMILIA GRANDE

Une heure dans la propriété, enfermés dans cette chambre comme des cambrioleurs, des rapaces qui viendraient tout fouiller.

Une heure dans la propriété, pendant laquelle mes frères cherchent des souvenirs de notre mère. Plus aucune photo, plus aucune lettre.

Je prends un pull, un T-shirt, son parfum, deux trois broches en toc.

Cette fois pour toujours, quitter la propriété.

On file à la morgue. À nouveau, se dépêcher. Convoi des cinq enfants.

Dans la petite pièce aseptisée où pour la dernière fois je touche la peau de ma maman, la vie lente encore s'étire. Gilles, le frère de ma mère, et Cécile, son amoureuse, avec nous, dans le silence, sont venus fermer le temps. Chacun prend le bras de l'autre. L'air est rare. La pièce est minuscule pour cinq enfants et deux survivants. Une branche de mimosa dans le cercueil. Le planton fatigué nous interroge : « J'imagine que le mimosa part avec madame... »

Silence dans la voiture. Toulon-Sanary. On suit le corbillard. Prudemment.

L'autoroute de l'Esterel. Ma mère la détestait tellement. Petits, elle venait nous chercher près de Fayence, où nous

passions le mois de juillet avec notre père. Rares moments où elle conduisait sur de longues distances. Bien obligée. Elle organisait le voyage comme un jeu : première étape, jusqu'à l'entrée de l'autoroute ; deuxième étape, le péage de sortie ; troisième étape, arrivée à Sanary. À chaque fois, trophées-baisers. Pendant tout le trajet, comme un rituel, Alain Souchon martyrisé par nos voix enjouées, libérées de l'avoir retrouvée : « On avance à rien dans ce canoë... Tu ne pourras jamais tout quitter, t'en aller... » Canon professionnel ! Et enfin l'arrivée à la propriété. « C'est gagné ! Votre mère est une championne. Quelle chance vous avez ! » Quel soulagement surtout qu'elle soit venue nous chercher.

*

Cimetière de la Guicharde. Avec Colin, pipi dans l'herbe, arrêtez tout ! Et puis un pied devant l'autre. Descendre la rue, passer le rond-point. Les voir, au loin. Se rapprocher. Les amis de ma mère. Une masse. Ces gens qui, pour la plupart, à un moment, ont été mes parents : Luc, Zazie, Janine, Geneviève, Jean... mon père. Ils ont l'air occupé, s'embrassent et s'enlacent, mais restent détachés de nous, sur le côté.

Pour moi, personne. Mes amis, nulle part. Je n'ai pas eu le temps de leur dire. Leur dire ma peine et ma terreur, mon cœur en feu et la glace dans mes os. Leur dire le vertige qui serait le mien, ce cauchemar de descendre l'allée du cimetière, d'y croiser le regard de ces gens que

Pour m'avoir laissée écrire ce livre alors qu'il ne souhaite que le calme, je remercie Victor.